

Napoléon et la caricature

Si l'on connaît surtout la caricature antinapoléonienne, principalement anglaise, la production en faveur de l'Empereur ne peut être tenue pour négligeable.

> PAR PHILIPPE DE CARBONNIÈRES, MUSÉE CARNAVALET (RÉVOLUTION-EMPIRE)

La période napoléonienne fut l'occasion d'un véritable foisonnement d'images satiriques, dans les deux camps. Les rapports de la caricature et de Napoléon commencent tôt, dès l'époque de la campagne d'Italie. Le personnage, par son envergure, y prêtait évidemment, suscitant chez ses adversaires une peur mêlée de fascination. Véritable génie de la propagande, il savait quel rôle pouvaient jouer les estampes satiriques, médium aisément diffusé et véhiculant un humour fondé sur la simplification.

L'Empereur en ogre...

Les images hostiles à Napoléon et/ou à la France napoléonienne sont relativement bien connues. Elles s'épanouissent d'abord et surtout outre-Manche, car en France, comme dans les pays d'Europe occupés ou alliés, la censure veille. C'est pourquoi il faudra attendre les revers de 1812 et 1813 pour voir se répandre sur le continent une production antinapoléonienne, avec des gravures soulignant les désastres de Russie ou de Leipzig, la prétendue lâcheté de l'Empereur, l'omniprésence de la mort... En Allemagne, certaines pièces sont dues à d'authentiques artistes, comme Schadow ou Voltz, ce dernier réalisant l'étonnant « Triomphe de l'année 1813 », où le visage de Bonaparte apparaît composé de cadavres enchevêtrés. En France, après l'abdication de 1814, les caricaturistes royalistes ironisent particulièrement sur l'appétit de conquête de « l'ogre corse », avec talent parfois, comme dans l'estampe anonyme intitulée « Du haut en bas... ». On y voit Napoléon, monté sur des échasses reposant l'une sur Madrid, l'autre sur Moscou, et s'écroulant au-dessus de Fontainebleau.

Mais c'est en Angleterre que se multiplient les chefs-d'œuvre, notamment sous le burin de Cruikshank, de Rowlandson ou de Gillray. Souvent imprégnées d'une certaine vulgarité et d'une francophobie primaire, ces images se signalent néanmoins par des qualités graphiques, un

sens de la mise en page et un humour indéniables, et sont d'une grande efficacité. Le meilleur exemple en est sans doute « Le roi de Brobdingnag et Gulliver » (1803), dans laquelle Gillray nous montre le roi George III observant à la lunette un minuscule Bonaparte, posé sur sa main comme un insecte.

... ou en héros

En face, contrairement à ce qu'écrivit un jour Jean Tulard, la réplique ne fut pas « insignifiante », même si les spécialistes de l'Empire comme de la caricature ont tendance à l'ignorer – à moins qu'il ne s'agisse, pour les Français, d'une sorte d'auto-censure témoignant de notre relation complexe à Napoléon. Pourtant, nos recherches récentes dans des fonds d'estampes conséquents nous ont permis de constater qu'il y a bien eu entre 1800 et 1815 une importante production de gravures satiriques pronapoléoniennes. Rien qu'au musée Carnavalet, sur environ 460 caricatures de cette période, on n'en compte pas moins de 260 !

Le plus souvent anonymes, ces images se signalent d'abord par une réelle qualité graphique, même si la plupart ne peuvent rivaliser avec les créations anglaises. Elles sont d'ailleurs – et ce n'est pas plus mal – beaucoup moins encombrées de commentaires et de phylactères. Datant principalement des années 1803-1806 et 1814-1815, leurs cibles privilégiées sont les Britanniques (surtout entre 1803 et 1805), les Prussiens (en 1806) et, à la fin de la période, les Bourbons et leurs alliés.

Dans la production antianglaise, les thèmes dominants sont la rapacité et l'égoïsme de la « perfide Albion », le peu de valeur de ses soldats, ainsi que le projet de débarquement en Angleterre et la terreur qu'il inspirait à ses habitants, dont l'armée n'aurait pas soutenu le choc.

En 1806, lors de la campagne de Prusse, une certaine misogynie marque les pièces dirigées contre la reine Louise, l'une des principales instiga-

Un véritable
foisonnement
d'images
satiriques



◀ « Du haut en bas... ou les Causes et les effets », 1814.

Eau-forte coloriée. Paris, musée Carnavalet.

◀ « L'enjambée impériale », 1815.

Eau-forte coloriée. Paris, musée Carnavalet.



trices de cette guerre. Enfin, les Cent-Jours sont le cadre d'un foisonnement revanchard moquant Louis XVIII et sa famille, les calotins et les émigrés, en une explosion jubilatoire à laquelle Waterloo mettra cruellement fin.

Une « grande armée de papier »

De manière générale, les thèmes récurrents de cette production « patriotique » sont l'énergie, le génie de Napoléon et la valeur de ses soldats, soulignés par la faiblesse militaire des ennemis et la mollesse des Bourbons. On décèle de temps en temps une certaine xénophobie, et la tendance – caractéristique du registre caricatural – à l'animalisation de l'adversaire, ou encore à l'allégorie. On relève en revanche très peu d'obscénité ou de

scatologie, contrairement aux caricatures anglaises. Enfin, on constate parfois la réutilisation de thèmes ayant fait florès, comme celui de l'enjambée. C'est le cas de l'estampe représentant symboliquement le retour de l'île d'Elbe (mars 1815), intitulée « L'enjambée impériale ». À moins d'un an de distance, l'image d'un grand écart napoléonien est désormais présentée en sa faveur. Elle illustre la fulgurance de sa reconquête de la France, sans effusion de sang, sous les yeux des fantoches de la Restauration, médusés par cette réapparition du vainqueur d'Arcole.

Ainsi, dans la guerre des images des années 1800-1815, l'humour militant ne s'est pas cantonné à un seul camp, et Bonaparte a pu disposer, lui aussi, d'une « grande armée de papier ». ●

SAVOIR +

● CARBONNIÈRES Philippe de. *La Grande Armée de papier : caricatures napoléoniennes du musée Carnavalet.* Paris-Musées/ Nicolas Chaudun, à paraître fin 2012.